

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 31 DECEMBRE, 1847.

No. 3.

Religion.

DE L'ORIGINE DES RICHESSES DU CLERGE AU MOYEN AGE, ET DE LEUR EMPLOI.

ARTICLE PREMIER.

Les richesses du clergé ont joué un grand rôle dans l'histoire du moyen âge ; elles sont devenues le sujet de beaucoup de lois et de réglemens, une source de querelles entre l'Eglise et les seigneurs, et plus tard, entre l'Eglise et les souverains, et l'on sait que, dans nos derniers temps elles ont donné lieu à une foule de déclarations. Il est donc utile, et peut-être nécessaire, pour le progrès des études historiques, d'en faire connaître l'origine, et de montrer combien elle est honorable au clergé et principalement à l'épiscopat.

En examinant sérieusement les monuments historiques du moyen âge, nous trouvons que les grandes richesses du clergé viennent de trois principales causes, de la donation des princes, de la piété des fidèles, et enfin d'un acte bien connu dans l'histoire, la *recommandation*. Arrêtons-nous aujourd'hui à la première cause.

A l'invasion des Barbares dans les Gaules, du Ve au VIIIe siècle, tout a été bouleversé, ruiné et englouti. Une seule institution est restée debout, celle du clergé, qui constituait alors, ou plutôt qui sauva la société. Il n'avait pas été au pouvoir des évêques et du clergé de repousser les Barbares, et de préserver la Patrie de leur invasion ; mais ce qu'il était possible de faire, ils le firent : ils convertirent les Barbares, leur donnèrent des idées de droit et de justice et rendirent par là des services immenses à leur pays.

Bien des auteurs modernes se sont attachés à affaiblir ce service de l'Eglise ; ils ont trouvé dans l'instinct et dans l'imagination du peuple vainqueur, des dispositions favorables au christianisme. Mais ces causes sont nulles aux yeux de tout homme qui sait tant soit peu réfléchir. L'instinct de ces peuples les portait à leurs passions brutales ; l'imagination est la plus grande ennemie de l'Evangile, dont tous les préceptes tendent à en réprimer les élans, et le christianisme, bien loin d'y trouver un secours y trouva au contraire un obstacle de plus à renverser. La conversion des Barbares ne peut donc être attribuée ni à leur instinct, ni à leur imagination.

Ceux qui, comme Voltaire, ont voulu trouver la cause de cette conversion dans la politique des chefs, qui se convertissaient, dit-il, pour mieux dominer sur les nouveaux peuples, ne sont pas plus fondés en raison. Car les Barbares ne se sont pas convertis seulement à l'extérieur, ils ont montré par leurs œuvres qu'ils avaient la conviction de la foi. Sans doute ils ont encore été longtemps avant de se défaire de toutes leurs habitudes grossières et

barbares, peu conformes à la sainteté et à la douceur de l'Evangile ; mais du moins la foi était dans leur cœur, et présentait des ressources ; ils n'étaient pas insensibles aux admonitions des évêques, et la plupart, sont morts dans les larmes de la pénitence. Voilà ce que nous atteste l'histoire. Il y avait donc une conversion sincère et non purement politique. Si l'on en cherche la véritable cause on la trouvera dans le zèle éclairé des évêques et de leur clergé ; dans la doctrine qu'ils enseignaient, doctrine fixe, invariable, qui, menée par une main habile et fondée par la grâce, devint une doctrine de fer, brisant, comme un marteau, la pierre la plus dure. Voilà à quoi il faut attribuer la conversion des Barbares. Mais revenons à notre sujet.

Déjà avant la conquête, les évêques jouissaient d'un grand crédit : ils étaient consultés, comme dit Bossuet, dans toutes les affaires, même temporelles ; ce qui nous est attesté par les anciens Codes, où l'on trouve des chapitres intitulés : *de l'Audience des Evêques*. Cette influence ne fit que s'augmenter sous la domination des chefs barbares. Ceux-ci, voyant l'influence des évêques, leurs bienfaits, et surtout leur dévouement et leur fidélité, cherchèrent à se les attacher. Alors les évêques devinrent médiateurs entre les vaincus et les vainqueurs ; tout passait par leurs mains. "C'était aux évêques, dit M. Guizot, que s'adressaient les provinces, les cités, toute la population romaine pour traiter avec les Barbares ; ils passaient leur vie à correspondre, à négocier, à voyager, seuls actifs et capables de se faire entendre dans les intérêts soit de l'Eglise, soit de l'Etat." (*Essais*, p.166.) C'est à la suite de ces services que les conquérants leur donnèrent des terres *titrées*, comme ils en avaient donné aux chefs qui les avaient aidés à faire la conquête, et qu'ils les admirent dans les grands conseils de l'Etat, où ils tenaient un rang distingué par leurs vertus et leurs lumières.

Quelle est donc la véritable cause des riches donations faites au clergé ? la politique des princes plutôt que leur piété, car ils avaient tout à craindre des chefs qu'ils avaient employés à la guerre, chefs indociles et habitués au métier des armes, tandis qu'ils n'avaient rien à craindre des évêques. En donnant à ceux-ci de grandes richesses, ils établissaient un contre-poids contre les seigneurs, tout en empêchant ceux-ci de devenir trop riches et trop puissants, et affaiblissaient leur influence de tout ce dont ils fortifiaient celle des évêques. D'ailleurs, les évêques et les abbés des monastères gouvernaient sagement les peuples ; leur domination était douce et paternelle. Les colons aimaient mieux vivre sous leur régime que sous celui des seigneurs ; ce qui le prouve, ce sont ces mesures sévères et multipliées qu'on fut

obligé de prendre pour mettre obstacle aux transmigrations des colons, qui abandonnaient souvent leurs seigneurs pour vivre sous la dépendance d'un évêque ou d'un monastère. Les habitants quittaient les bourgs et les environs des châteaux, pour se retirer avec les moines dans les déserts. Ils préféraient la solitude autour du monastère à tous les agréments du manoir seigneurial ; tant les moines et les évêques savaient s'attacher les peuples par leur sage gouvernement. C'est ce qui porta Charlemagne, après la conquête de la Saxe, à diviser l'Allemagne en huit évêchés, et à y attacher de grands fiefs. Les évêques lui semblaient plus propres à gouverner les peuples, à les maintenir dans le devoir, et à les faire obéir au vainqueur.

Voilà la première et la principale cause des grandes richesses du clergé au moyen âge. Cette cause, si elle a été méconnue des écrivains modernes, ne l'a pas été de ceux qui ont fait une étude approfondie de l'histoire ; ainsi elle n'a point échappé au génie de Montesquieu. "Charlemagne et ses premiers successeurs, dit-il, craignent que ceux qu'ils placeraient dans les lieux éloignés ne fussent portés à la révolte ; ils crurent qu'ils trouveraient plus de docilité dans les ecclésiastiques ; ainsi ils érigeaient en Allemagne un grand nombre d'évêchés, et y joignirent de grands fiefs. C'étaient des pièces qu'ils mettaient en avant contre les Saxons. Ce qu'ils ne pouvaient attendre de l'indolence ou des négligences d'un *Laide*, ils crurent qu'ils devaient l'attendre du zèle et de l'attention agissante d'un évêque ; outre qu'un tel vassal, bien loin de se servir contre eux des peuples assujettis, aurait, au contraire, besoin d'eux pour se soutenir contre les peuples." (*Esprit des Lois*, liv. XXXI, c. 19.) Ainsi le dévouement des évêques, leur fidélité, leur sage gouvernement et la confiance qu'ils inspièrent, sont le premier principe de leur grandeur temporelle ; aucune cause ne peut être plus honorable au Clergé.

L'ABBE JAGER.

(A continuer.)

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

I.

(Suite.)

Le vicillard poursuivait sa marche à travers les ténédres. Le vent sifflait avec plus d'impétuosité et la pluie tombait par torrents. L'inconnu se hâta de gravir la Montagne Ste. Geneviève, et s'arrêta de nouveau dans une des rues qui avoisinent le Panthéon.

La maison où il entra cette fois était sé-